

Igishanga

extraits de presse

Le Figaro - Frédérique Ferney – 23 juin 2002

(...) Une femme s'avance sur la scène, le livre de Hatzfeld à la main ; elle s'assied sur une chaise, commence à lire, sous une lumière crue, sans préambule, sans artifice. Elle lit presque mal : quand elle hésite, elle dit : pardon, elle se reprend. Elle semble intimidée, mal à l'aise. Sa maladresse est au fond habile, toute volontaire : c'est une façon de rompre avec la solennité, la cérémonie, l'emphase de la représentation théâtrale. Qu'on aille pas s'imaginer dans Andromaque !

Soudain la comédienne se modifie : sa voix change, ses doigts s'animent tandis que le noir se fait. Isabelle Lafon a une façon particulière de s'essuyer le visage : la main gauche part de la bouche, efface le nez, remonte vers le front. Et l'on voit tout : l'humilité, la fatigue, la douceur, la rudesse, qui sont celles de l'Afrique. Ce n'est pas une approche psychologique, cela. Isabelle Lafon n'imité pas quelqu'un, un personnage, et pourtant on est saisi, comme si elle donnait chair à une présence.

Une femme noire. Oui elle est là. Elle s'appelle : Sylvie Umubyeyi. Elle parle sans ressentiment, sans haine, d'une voix détachée, pas si grave au fond, mais qui soudain s'étrangle dans un sanglot. Elle dit : « Je ne sais pas si vous pouvez me comprendre. » Non sans doute. Qui peut comprendre le ressort aveugle du génocide ? Ce spectacle conçu et interprété par Isabelle Lafon (avec la collaboration de Daniel Schémann) offre l'exemple fascinant, presque miraculeux, d'une transposition maîtrisée. On admire d'autant mieux le travail d'Isabelle Lafon que tout son jeu paraît improvisé, léger, vivant.

Le Monde – Brigitte Salino - 11 mai 2004.

Le Théâtre Paris-Villette organise, vendredi 14 mai, une reprise exceptionnelle d'Igishanga, spectacle interprété et mis en scène par une jeune comédienne, Isabelle Lafon.

(...) Isabelle Lafon, assise de profil, sur une chaise, relaie admirablement les voix, jamais larmoyantes, de Claudine Kayitesi et Sylvie Umubyeyi. Les deux femmes, devenues grâce à elle personnages, apparaissent, dans cette mise en scène d'une grande sobriété, non plus en victimes silencieuses mais en figures héroïques.

L'Humanité - Aude Brédy - 4 février 2002

(...) Isabelle Lafon, également conceptrice d'Igishanga, a su trouver le juste ton. Bruissant d'une pudeur toujours en exergue, le timbre de l'actrice dévoile le récit qui cherche sa voie dans le labyrinthe du désarroi. Un timbre qui subtilement se nuance quand survient un nouveau locuteur, modulation respectueuse et chance laissée à chacun de désigner sans suspicion le génocide. (...)

(...) Toujours Isabelle Lafon se tient de profil, comme si les confidences ne pouvaient encore affronter le vis à vis. Craignant peut-être de croiser dans l'œil d'autrui des éclairs d'incrédulité. Entre les propos lents, diction emblématique d'un processus laborieux – celui de l'être luttant contre le repliement –, la gorge d'une femme se serre. On craint le sanglot, il est ravalé pour le silence. (...)

La Croix - Didier Méreuze - 3 février 2002

(...) Le mal est là. Il pourrait vite s'avérer insupportable sans le souffle d'humanité chaude et de compassion que fait passer Isabelle Lafon, adaptatrice mais aussi actrice de ces textes. (...)

(...) Sans pathos ni exhibitionnisme morbide, mais avec pour seules armes sa présence et sa voix.

Libération – Mathilde de la Badonnie - 8 avril 2005

(...) Parmi les témoignages de survivants tutsis qu'Hatzfeld a écoutés, recueillis, retranscrits, l'actrice Isabelle Lafon a choisi celui d'une agricultrice, Claudine Kayitesi, et celui de l'assistante sociale Sylvie Umubyeyi. Deux paroles. Deux voix, tantôt filet, tantôt flot. Entre l'horreur et la vie à nouveau possible. Impressionnant.

Télérama - Daniel Conrod - 2 février 2002

En octobre 2000, Jean Hatzfeld publie au Seuil « Dans le nu de la vie – Récits des marais rwandais » (...)

(...) C'est ce même livre que la comédienne Isabelle Lafon tient dans ses mains lorsqu'elle entre sur scène, à pas lents, les bras nus. Elle se dirige vers la chaise mille fois repeinte qui compose à elle seule le décor. Elle s'assoit. Elle ouvre le livre : « Sylvie Umubyeyi, 34 ans, assistante sociale, Nyamata Gatara ... Le mois de juin penchait sur sa fin. Moi j'étais une survivante ... »

La comédienne poursuit la lecture, mi-hésitante, mi-appliquée, comme interdite à l'idée de parler, elle, la femme blanche, la Française, au nom

de cette Sylvie Umubyeyi, la femme noire, la Tutsie, l'une des quatorze rescapées.

Soudain elle se décide. Elle referme le livre lentement. Elle plonge. Une sorte de miracle s'accomplit. Avec sa voix seule, les mots de sa propre langue et quelques gestes de la main, Isabelle Lafon, qui n'est jamais allée au Rwanda, parvient à restituer le lent parler sinueux et pacifique du pays des mille collines. La stupéfiante poésie de la langue, le kinyarwanda, qui n'avait pas de mots pour décrire ce qu'est un génocide et les a donc inventés. Igishanga est-il un spectacle ? A l'évidence, non ! C'est le geste de respect d'une comédienne digne et dépouillée à l'égard de celles et de ceux qui ont traversé « le nu de la vie ».

Témoignage Chrétien - Jean-Pierre Han - 3 janvier 2002

Les amateurs de théâtre connaissent et apprécient Isabelle Lafon, grande belle et subtile comédienne. (...)

(...) Elle nous revient avec un spectacle qu'elle a entièrement conçu et qu'elle interprète seule sur scène. Un projet d'une singularité et d'une force inouïes. (...)

(...) On suivra avec d'autant plus d'attention ces courts témoignages intimes et intimistes qu'il y a deux saisons le metteur en scène Jacques Delcuvellerie, pour dire sans doute la même souffrance, la même déchirure, avait conçu un spectacle-fleuve de six heures. (...) Cela s'appelait Rwanda 94. C'était bouleversant. Peut-être Igishanga est-il, à sa manière, une des réponses aux interrogations de Jacques Delcuvellerie. Ce ne serait certainement pas là le moindre de ses mérites.

Journal du Dimanche – Alexis Campion - 27 janvier 2002

(...) Les témoignages de Claudine et Sylvie sont saisissants. Ils prennent aujourd'hui vie par la voix humble et douce, parfois presque sourde, d'Isabelle Lafon. (...)

(...) Pas de fioritures ni de sentiments déplacés ou surlignés, juste des paroles salutaires, clairvoyantes, restituées avec une impeccable intensité qui crée à elle seule le mouvement.

Nouvel Observateur – Grégoire Le Menager - 28 février 2002

(...) Des paroles de femmes qui parfois blessent, puisque tel est le handicap de la vérité, mais qui surtout expriment une dignité à toute épreuve face aux pires absurdités.

NOVA Magazine - Patrick Sourd - Mars 2002

(...) Pour faire passer les mots du livre à la scène, Isabelle Lafon a choisi d'apprendre l'infime accent des Rwandais, d'utiliser comme un masque ce français teinté d'Afrique, pour être au plus près du réel de la tragédie. Créé aux Rencontres de la Cartoucherie, le spectacle fit salle comble en janvier au théâtre Paris-Villette. Avec l'équipe du lieu, ils ont décidé d'une reprise. Chose rare, Igishanga sera désormais joué tant qu'il y aura du public pour venir le voir.

Zurban - Corinne Denailles - 19 juin 2002

Isabelle Lafon prête sa voix à deux rescapées du génocide rwandais. D'une façon douce, elle livre ces témoignages extraits du livre de Hatzfeld. Elle ose l'incarnation de ces deux femmes, mais à peine. Assise bien droite, de profil, sur une chaise aux couleurs vives, elle esquisse une posture, du bout du corps, qui évoque la fierté et la force de vie d'un peuple, alors que le revers de sa main semble chercher à effacer une ombre tenace sur son visage. Elle affleure les mots de l'horreur, déroule le récit tragique de l'indicible avec, pourtant, au fond de la voix, une petite musique de gaieté qui dit que rien ne viendra jamais à bout de l'espèce humaine. Isabelle Lafon s'acquitte en toute pudeur de cette délicate et nécessaire entreprise.

Cassandra - Christophe Deshoulières - octobre 2002

(...) Non, la seule erreur d'Isabelle Lafon est d'intituler « spectacle » une performance qui donne toute sa raison d'être au théâtre. Oui, au seul théâtre, l'art de faire revivre un texte sur la scène.

Car Igishanga est à la fois le témoignage « brut de décoffrage » de deux survivantes aux massacres du Rwanda et un acte esthétique parfaitement maîtrisé. Plateau nu, une chaise : la comédienne (de race blanche) entre, s'assied de profil, commence à lire un livre... On craint encore l'arnaque à la réunion « politiquement correcte ». Et puis les lumières de Marion Hewlett cernent le corps presque immobile d'Isabelle Lafon, elle pose le livre entre ses genoux et sa voix prend un léger accent africain (jamais caricatural, stupéfiant de ce « naturel » paradoxal que révèle une juste distance), son avant-bras caresse de temps en temps son front, sa langue se fige entre ses dents, attitude de fausse idiote en proie à la vérité ... Après une petite heure d'écoute contemplative, on est moins perturbé par les quelques allusions concrètes aux supplices qu'à la relation étrange, distante mais souriante, désespérément douce, qu'entretiennent les survivantes à leur existence : quand on a compris dans sa chair que le destin collectif de l'humanité se double de l'horreur absolue, quelque chose se brise en soi-même... (...)

France-Culture – « Profession Spectateur » - le 26 janvier 2002.

Il ne faudra pas manquer d'aller voir Igishanga. Ce spectacle très beau et simple est construit avec les témoignages de deux femmes qui ont vécu le génocide rwandais.

Elle commence par lire le livre, puis la lumière devient plus intime et elle interprète et devient celle qui a vécu. On écoute avec attention le courage de ces femmes, leur vie et leur envie de ne pas rester dans la mort du génocide et d'être dans la vie. Les mots nous réveillent, nous enchantent et nous mettent face à la monstruosité, face à ce qui fait partie de l'histoire des hommes et face encore à ce qu'on ne peut pas comprendre. Isabelle Lafon joue avec finesse, elle a une voix calme et douce, des gestes précis et pleins de grâce. Elle dégage force et intensité.

Théâtre online.com - Catherine Robert - mardi 22 janvier 2002

(...) Sans effets inutiles, sans pathos, sans lourdeur appuyée, elle semble une sorte de pythie tendre, toute à la volonté d'incarner les mots des deux rwandaises. Isabelle Lafon parle l'Afrique, elle porte en elle les mystères et la douceur de cette terre maudite et de cette humanité trahie et meurtrie. La mise à distance de la comédienne délicate qui n'utilise d'aucun autre artifice que celui de son talent pour restituer les paroles trop longtemps tuées lui permet de s'approcher au plus près de la douleur. Isabelle Lafon ne cherche pas à faire comprendre, elle fait entendre. Son humilité de servante lucide et son intelligence du jeu et du rôle du théâtre la placent au rang des très grandes.

Jeune Afrique - 4 février 2002

(...) Le langage imagé et pudique des Rwandais est mis en valeur avec dextérité, et le jeu de la comédienne, tout en finesse et retenue, sert de façon remarquable un texte pourtant difficile. (...)

(...) Le public se laissera emporter par un texte émouvant, qui dénonce à demi mot et transforme ce qui pourrait n'être que l'exposition de tranches de vie en un véritable réquisitoire.

La Terrasse - Véronique Hotte - 5 juin 2002

(...) L'actrice dessine la beauté grave d'une prestation précautionneuse qui n'a rien à voir avec le spectaculaire médiatique ou le recouvrement d'une bonne conscience de Blanc. Isabelle Lafon incarne dans la délicatesse respectueuse et la dignité gardée, deux femmes échappées miraculeusement de la tuerie par la machette, de la mort par la hache, d'un cauchemar vivant et forcené où les corps à l'aveuglette sont découpés comme des viandes à débiter. (...)

(...) La comédienne parle doucement avec l'accent rwandais, les u deviennent des i, voix légèrement chantante ; elle lève lentement le bras

et passe sa main sur le visage comme pour enlever pudiquement un voile, effacer la brume intérieure. (...)

Ouest-France Lannion - 12 décembre 2002

La scène est nue, vertigineusement vide et grise. Sur le côté droit, une chaise peinturlurée de couleurs vives. Une femme entre, s'assoit, ouvre un livre blanc dont on devine qu'il détient des vérités qui vont marquer de façon indélébile. Elle lit quelques pages et les referme et se lance dans des récits témoignages plus insoutenables les uns que les autres. (...)

(...) Isabelle Lafon prête sa voix à ces confidences. Avec dignité, sobriété, grâce. Bouleversante sans emphase, touchante sans grandiloquence, sans jamais quitter sa chaise, elle restitue l'univers de ces oubliés de l'Afrique. « On ne sort pas indemne de ce type de soirée, avoue un auditeur. C'est fort et c'est beau ! »

Le Télégramme - Lannion - 12 décembre 2002

(...) Avec l'accent chantant des habitants du pays des mille collines, Isabelle Lafon retrace le vécu de ses morts qui veulent vivre malgré tout. (...)

(...) C'est contre cette indifférence que les survivants veulent se battre : « Pour ne pas être les oubliés de l'Afrique », comme le dit Claudine. Un spectacle nécessaire au même titre que toutes les autres pièces sur la Shoah.

La Griffe - Loïc Balarini - 14 janvier 2003

(...) Deux voix qu'elle incarne successivement, seule sur un plateau, simplement assise sur une chaise d'écolier. Pas d'autre accessoire que le livre de Jean Hatzfeld, point de départ du spectacle et fil qui relie à l'authenticité de son propos. C'est là tout l'épineux pari d'Igishanga : redonner corps à ces mots qui n'appartiennent qu'à leurs auteurs, en faire théâtre sans les trahir (...)

(...) Elle est une actrice minutieuse et sensible, qui sait faire chanter les mots de papier en retrouvant les intonations et l'accent de ses personnages. Par le pouvoir du regard et grâce à une grande économie de gestes, elle parvient à recomposer, à recréer deux personnalités qui, une heure durant, nous livrent une parole passionnante et bouleversante.

Isabelle Lafon est, tour à tour, la douleur face à la mort et la gaieté d'être en vie, la solitude et la tristesse, les questionnements de ces survivants qui ne comprendront jamais pourquoi leurs voisins, du jour au lendemain, se sont mis à les massacrer méthodiquement. (...)

(...) Sans pathos, sans plainte, mais avec sobriété et émotion, le livre de Jean Hatzfeld et le spectacle d'Isabelle Lafon rappellent l'urgence

quotidienne de ces questions et donnent une magistrale leçon d'humanité.
(...)

Le Maine Libre - Frédérique Bréhaut - 7 mai 2004

Il est des textes qui résonnent avec une rare intensité. « Dans le nu de la vie » du journaliste écrivain Jean Hatzfeld est de ceux-là. Plus qu'un recueil de témoignages des rescapés du génocide rwandais, il interroge l'humanité dans une langue magnifique.

Lorsqu'on est au-delà de l'entendement comment forcer l'indicible ? Comment dire la barbarie surgie d'on ne sait quelles profondeurs obscures ? Pourtant, le mal absolu a ses mots ; il peut se raconter. S'incarner même sur une scène sans la moindre ombre de pathos.

Isabelle Lafon accomplit ce voyage. Pendant une heure, elle s'empare des confessions de Sylvie Umubyeyi et de Claudine Kayitesi, deux survivantes de l'impensable. Assise, livre en main, la comédienne commence la lecture ; peu à peu, la parole s'impose, libérée du livre refermé. Main tendue, paume offerte ou chassant parfois d'un geste répété une image trop violente, elle raconte. D'une sobriété extrême elle rend l'exacte concision de ce texte ; elle se tient à cette distance précise qui donne aux mots toute leur portée. Elle ose l'accent africain et ce choix s'impose comme une évidence.

Des mots qui ne lâchent plus – Rien n'est superflu dans cette performance. Le mot est rendu à sa simplicité crue. Le texte tourne autour de cette quête essentielle du mot juste ; de celui qui ne travestira pas les âmes dévastées. Avec les mots les plus simples et donc les plus précis, ces femmes expliquent comment vivre après, comment continuer à avancer. « Je ne veux pas être déçu de la vie » affirme Sylvie.

Les mots nous agrippent et ne nous lâchent plus. On est suspendu à la parole d'Isabelle Lafon, pris par ces confidences apaisées qui cherchent à comprendre encore l'inexplicable.

Au-delà du Rwanda, Isabelle Lafon renvoie l'humanité à ses démons les moins fréquentables. Il fallait cette retenue dans le jeu, le mot qui trébuche parfois, un silence qui s'étire, un geste inachevé, pour porter avec une telle justesse la parole des victimes. Afin qu'elles ne meurent pas une seconde fois de l'indifférence. A ce degré de sensibilité, ce n'est plus un spectacle. C'est une rencontre.